



>>> Les littératures de la Caraïbe

L'introduction de l'imprimerie aux îles de la Caraïbe a conditionné l'apparition de littératures écrites modernes, qui se sont développées à partir de la fin du XVIII^e siècle, dans les langues imposées par la colonisation : anglais, espagnol et français. Ces langues européennes, savantes, qui soutenaient le pouvoir des maîtres blancs, ont été nécessairement influencées par leur contact étroit avec les langues populaires créoles, nées de l'invention de langages communs à tous ceux, venus de pays très différents, que rassemblait la vie sur le même espace des plantations esclavagistes.

Insularité littéraire

Les premiers textes du corpus littéraire caribéen ont été les récits de voyageurs mais aussi (surtout en anglais) quelques témoignages d'esclaves affranchis. L'éloignement des îles par rapport aux métropoles a favorisé le développement d'une vie littéraire autochtone, s'appuyant sur les journaux, revues ou livres publiés et diffusés sur place. Prolongée parfois jusqu'à aujourd'hui (comme en Haïti), cette tradition a eu pour conséquence de rendre d'accès difficile les textes qui ne voyagent pas hors de l'île natale. Dans le cas d'Haïti, l'insularité littéraire a été renforcée par les circonstances historiques. Première colonie noire à se libérer, en 1804, de la tutelle coloniale, entretenant longtemps avec la France des relations difficiles (aujourd'hui encore de vieux ressentiments peuvent ressurgir), l'État haïtien a cependant maintenu le français comme langue officielle. Au XIX^e siècle, le pays s'affiche à la pointe militante de la lutte contre l'esclavage et le racisme. De très nombreux ouvrages revendiquent l'égalité pour l'humanité noire. L'invasion et l'occupation du pays par l'armée des États-Unis (1915-1934) choquent violemment la fierté haïtienne et suscitent en retour la volonté d'exalter la "négritude" du pays. Dans les autres îles, jusqu'au début du XX^e siècle, les écrivains sont issus des classes dominantes, en majorité blanches. Les rares hommes de couleur, souvent journalistes, qui publient des textes "littéraires", se contentent eux aussi d'exalter la couleur locale insulaire. C'est ce qu'on a appelé la littérature "doudouiste". Il faut cependant faire un sort particulier à un poète de génie, Saint-John Perse¹, natif de la Guadeloupe, qui célèbre son enfance antillaise dans les poèmes d'*Éloges*² (1909), authentique chef d'œuvre de la littérature coloniale. Le courant "doudouiste" a alimenté une abondante littérature de divertissement, qui s'est peu à peu démarquée des préjugés coloniaux, comme dans les sagas familiales de Marie-Reine de Jaham, descendante d'une des grandes familles de planteurs martiniquais.

Les grandes transformations du monde au XX^e siècle ont contraint beaucoup d'écrivains insulaires à quitter leurs îles, pour des exils parfois définitifs. Il s'agissait de fuir les dictatures (Haïti, Cuba). Les Haïtiens se sont réfugiés en France, au Québec ou aux États-Unis (Floride ou New

York). Ils ont parfois adopté la langue du pays d'exil, comme Edwige Danticat qui écrit en anglais américain (*La Récolte douce des larmes*, 1999³). Paradoxalement, malgré les ponctions opérées par les différentes diasporas, la littérature haïtienne est restée très vivante au pays même, avec des écrivains de grand talent comme l'inclassable et volcanique Frankétienne, ou Lyonel Trouillot, ou encore Yannick Lahens, Jean-Claude Fignolé, Gary Victor, etc. L'œuvre d'Émile Ollivier et de Dany Laferrière, qui ont tous deux vécu à Montréal, est imprégnée d'un sentiment de permanente mobilité, associé à la nostalgie du pays natal. Dans *Passages*⁴ (1991), au titre fort symbolique, Émile Ollivier raconte en parallèle le départ en barque d'un groupe d'Haïtiens qui espèrent gagner les États-Unis, et d'autre part la quête de ses racines par un écrivain haïtien exilé au Québec. Quant à Dany Laferrière, il avait débuté par un roman provocateur, *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*⁴ (1985), version "black" des "scènes de la vie de bohème", qui démolit joyeusement idées reçues et clichés racistes. Mais ses romans suivants (*Le Charme des après-midi sans fin*⁴; *Pays sans chapeau*⁴), creusent une veine autobiographique, en faisant revivre son enfance et son adolescence haïtiennes. Son ouvrage le plus récent, *Cette grenade dans la main du jeune nègre, est-elle une arme ou un fruit ?*⁴ est un récit de voyage à travers les États-Unis, qui permet à l'écrivain haïtien exilé de faire son autoportrait en nomade de l'Amérique.

Revendication identitaire

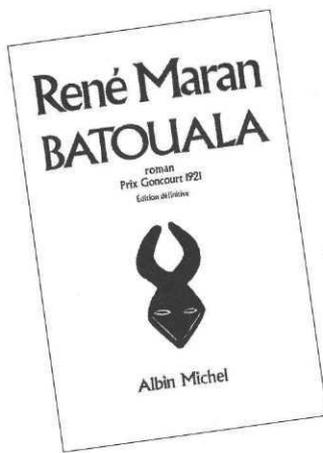
La quête identitaire est un ressort essentiel des littératures insulaires. La littérature cubaine s'est inventée contre l'ancienne métropole espagnole, avec la figure mythique de José Martí, mort en 1895 au combat pour l'indépendance de l'île. Sa poésie, empruntant aux thèmes et rythmes populaires, annonce le courant "moderniste" de la littérature hispano-américaine du XX^e siècle. Le "négrisme", en vogue dans la Caraïbe hispanophone des années 1920, en est une variante qui exalte le soubassement africain de la culture populaire cubaine. Nicolás Guillén, véritable poète national cubain, le recherche dans les rythmes de la danse populaire du son. Le grand romancier Alejo Carpentier unit l'afro-cubanisme littéraire à l'influence du surréalisme. Ses romans mettent

1 Il reçut le Prix Nobel de Littérature en 1960.

2 Gallimard

3 10/18

4 Le Serpent à Plumes



en perspective certains moments décisifs de l'histoire de l'Amérique. **Le Royaume de ce monde**² (1948) interroge les soubresauts de la révolte des esclaves en Haïti conduisant à l'indépendance du pays. **Le Siècle des Lumières**² (1962) évoque les conséquences de la Révolution française de 1789 dans la Caraïbe, et la première abolition de l'esclavage, presque aussitôt annulée par Napoléon. La Caraïbe anglophone, notamment la Jamaïque, prend aussi conscience de la fécondité des traditions populaires. Claude McKay, émigré aux États-Unis, y publie des romans évoquant son île natale (**Banana Bottom**) ou ses voyages en Europe. Dans **Banjo**⁵ (1929), il raconte la vie à Marseille de matelots et dockers noirs.

La notion de négritude a fédéré toutes les interrogations identitaires des Noirs américains. Elle puise ses racines dans l'examen de conscience auquel se livrent les intellectuels haïtiens, quand ils sont confrontés à l'invasion de leur pays par l'armée américaine. Avec l'anthropologue Price-Mars, ils réagissent contre l'acculturation et revendiquent la part d'héritage africain que manifestent dans la réalité haïtienne l'usage du créole ou les rituels du vaudou. Toute une nouvelle littérature haïtienne se révèle alors, sous la bannière de l'"indigénisme". Les romans paysans de Jean-Baptiste Cinéas, des frères Marcelin, de Félix Morisseau-Leroy ne sont malheureusement guère sortis d'Haïti. Mais le chef-d'œuvre de ce courant, **Gouverneurs de la Rosée**⁶ (1944) de Jacques Roumain, a connu un très juste succès. Une écriture toute chargée de créole y transfigure la tragédie paysanne de la sécheresse et des amours contrariées par des haines familiales.

Dans les Antilles françaises, ce sont des poètes qui ont d'abord magnifié la négritude. Le **Cahier d'un retour au pays natal**⁷ (1939) d'Aimé Césaire entend "pousser d'une telle raideur le grand cri nègre que les assises du monde en seront ébranlées". Les poèmes de **Pigments**⁷ (1937) de Léon Gontran Damas, originaire de la Guyane, font l'inventaire de la souffrance nègre. Le roman a lui aussi dénoncé le préjugé de couleur et présenté de façon critique la réalité antillaise. Ainsi **La Rue Cases-Nègres**⁷ (1958) de Joseph Zobel raconte comment un jeune garçon est sauvé du travail harassant sur les champs de cannes par l'entêtement de sa grand-mère qui l'envoie à l'école. Le chef-d'œuvre du roman de la réalité antillaise demeure

Pluie et Vent sur Télumée Miracle⁸ (1972) de Simone Schwarz-Bart, qui retrace la destinée de toute une lignée de femmes, depuis l'esclavage jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Malgré les malheurs et la folie qui rôde, Télumée, l'héroïne principale, maintient envers et contre tout sa volonté de bonheur. La conclusion du roman, qui montre Télumée "debout au milieu de [son] jardin", peut être lue comme une réponse au **Cahier d'un retour au pays natal** d'Aimé Césaire, et à sa dénonciation des Antilles coloniales, échouées, incapables de se redresser...

Plusieurs écrivains antillais ont été tentés par un retour à l'Afrique des ancêtres. Dès les années 1920, René Maran, fonctionnaire colonial d'origine guyano-martiniquaise, tire de son expérience en Oubangui-Chari le roman de **Batouala**⁹, "véritable roman nègre", couronné par le prix Goncourt 1921. Maryse Condé (qui a gardé le nom de son premier mari, guinéen) a vécu l'expérience révolutionnaire de la Guinée de Sékou Touré, qu'elle évoque dans ses premiers romans (**Heremakhonon** ; **Une saison à Rihata**¹⁰). Elle y constate le fossé entre l'Afrique réelle et l'Afrique rêvée de l'imaginaire antillais. En revanche, sa grande fresque de **Ségou**¹⁰ qui raconte l'arrivée de l'islam dans la boucle du Niger participe d'une vision épique de l'Afrique. La rêverie sur l'Afrique continue d'habiter ses romans (**Les Derniers Rois Mages**¹¹, 1992 ; **Célanire coupé**¹², 2000).

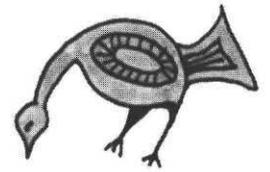
Création et créolité

La vitalité foisonnante de la littérature des îles s'est affirmée à travers de multiples écoles et courants. En Haïti, indigénisme, réalisme merveilleux, spirialisme, etc., se sont succédés en quelques décennies. La formule "réalisme merveilleux" a été lancée par le romancier haïtien Jacques Stephen Alexis, avec une discrète référence au "réalisme magique" des écrivains hispanophones américains. Poursuivant dans la voie de Jacques Roumain, ses romans (**Compère Général Soleil**³, 1955 ; **Les Arbres musiciens**³, 1957 ; **L'Espace d'un cillement**³, 1959) et son recueil de contes (**Romancero aux étoiles**³, 1959) allient militantisme politique, fascination pour la pénétration du surnaturel dans le quotidien (notamment dans la place qui est donnée au vaudou), poétisation de l'écriture par des emprunts au créole. Le réalisme

5 André Dimanche Editeur
6 Le Temps des cerises
7 Présence Africaine

8 Seuil
9 Albin Michel
10 Robert Laffont

11 Mercure de France
12 Pocket
13 Le Livre de Poche



merveilleux imprègne l'œuvre de René Depestre (*Le Mât de cocagne*³, 1979 ; *Hadriana dans tous mes rêves*³, prix Renaudot, 1988) ou de Jean-Claude Fignolé (*Les Possédés de la pleine lune*⁸, 1996), mais aussi en Guadeloupe celle d'Ernest Pépin (*Tambour Babel*³, 1996). Dans le chatoisement de leur imaginaire fantastique, ces romans apparaissent bien proches des tableaux des peintres naïfs haïtiens. On retrouverait un goût analogue pour l'imaginaire et la carnavalisation dans l'œuvre des écrivains cubains exilés (Guillermo Cabrera Infante, Severo Sarduy, Reinaldo Arenas, Zoé Valdés).

Mais l'œuvre-phare de la littérature insulaire reste celle d'Édouard Glissant. Contre le repliement racialiste de la notion de négritude, il invite à penser l' "antillanité" à partir de la situation antillaise : traumatisme de l'arrachement à l'Afrique, longues souffrances de l'esclavage, déchirures du tissu social, hantise de la folie. Son projet littéraire vise à refonder la relation des Antillais avec leur histoire et leur terre. Son roman *Le Quatrième Siècle*³ (1964) en est l'admirable illustration. Glissant a beaucoup influencé le mouvement de la Créolité, lancé par le manifeste de Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant (*Éloge de la créolité*³, 1990). Fondé sur la reconnaissance du rôle structurant que joue la langue créole dans l'imaginaire des îles, la créolité vise à saisir l'unité culturelle des sociétés créoles : musique, cuisine, habillement, manière d'habiter, etc. Les romans de Patrick Chamoiseau (*Texaco*³, prix Goncourt 1992) et de Raphaël Confiant (*Le Nègre et l'Amiral*¹³, 1988), ainsi que leurs récits d'enfance (*Antan d'enfance*³ et *Ravines du devant-jour*³) ont inventé une écriture qui intègre le

créole à la texture même de la langue française (avec parfois le risque de décourager certains lecteurs par une trop grande étrangeté).

Le grand mérite du mouvement de la créolité aura sans doute été de mettre l'accent sur la valeur exemplaire des sociétés créoles. Malgré l'arrachement aux terres d'origine, elles ont su, dans le mélange des diversités, inventer de nouvelles façons de survivre et de vivre ensemble. Ce que résume l'admirable formule du poète mauricien Édouard Maunick : "Nos aïeux venaient tous de quelque part ; nous avons pour mission de continuer leur exil dans un lieu devenu pays natal".

Conclusion

La Caraïbe constitue aujourd'hui un étonnant foyer de création culturelle, que le prix Nobel a couronné en 1992 avec Derek Walcott (de Sainte-Lucie) et en 2001 avec V.S. Naipaul (originaire de Trinidad). Comme un laboratoire de la mondialisation, les îles proposent l'esquisse de sociétés et de cultures acceptant le métissage, le partage, l'échange. Édouard Glissant, dans son roman *Tout-Monde*³ et dans ses essais théoriques (*Poétique de la relation*³ ; *Traité du Tout-Monde*³), nous invite à penser un monde qui ne serait pas dominé et laminé par la pensée unique, par des modèles culturels imposés, mais qui se déploierait en archipels, dans la mise en relation de multiples îles inventant leur manière propre d'être au monde.

Jean-Louis Joubert

Directeur du Centre d'Etudes Littéraires Francophones et Comparées,
Université Paris XIII, Villetaneuse
Directeur éditorial de la revue *Notre Librairie*

>>> La littérature d'enfance et de jeunesse de la Caraïbe francophone

Pour rendre compte de l'état de la littérature d'enfance et de jeunesse de la Caraïbe francophone - Guadeloupe, Martinique, Haïti, Guyane -, je me suis largement inspirée du travail de recherche que j'ai entamé pour soutenir une thèse sur le sujet. La littérature d'enfance et de jeunesse de la Caraïbe francophone est une littérature émergente qui, comme beaucoup d'autres, subit une tension entre le didactique et le ludique. Elle reste encore méconnue à ce jour. Notre littérature de jeunesse, embryonnaire, se développe progressivement et régulièrement depuis une trentaine d'années, essentiellement produite par des écrivains pour adultes. Il faut reconnaître que le lectorat jeune est resté longtemps loin de leurs préoccupations majeures. L'essentiel pour eux était de dire la réalité, d'éveiller les consciences adultes, de porter témoignage, de "...rétablir,

comme l'écrivait Roger Toumson¹, une vérité jusqu'alors délibérément occultée".² Seul *Féfé des Antilles*, paru en 1962, regard extérieur sur notre aire, renvoyait aux enfants une image "exotique" mais qui leur était proche. Des ouvrages pour adultes, *Gouverneurs de la rosée*, *La Rue Cases-Nègres*, *Pluie et vent sur Têlumée Miracle*, devenus des classiques et conseillés aux adolescents, font désormais partie du corpus de la littérature de jeunesse. Dans les années 1970-1980, les Éditions Caribéennes³ installées à Paris favorisent l'ouverture à la culture caribéenne et au débat d'idées. Elles publient des comptines, des contes et des romans mais leur diffusion reste limitée et aujourd'hui, la plupart de ces ouvrages sont indisponibles sur le marché. En outre, aucune politique n'avait été mise en place pour leur promotion. Les éditions

1 Roger Toumson, professeur de littérature comparée à l'Université des Antilles-Guyane.

2 Roger Toumson, *Transgression des couleurs. Littérature et langage des Antilles (XVIII^e, XIX^e, XX^e siècles)*, tome 1, Paris, Éditions Caribéennes, 1989, p. 23

3 Les Éditions Caribéennes, dirigées par Alex Roy-Camille, jouèrent un rôle important

en publiant nombre de travaux et d'ouvrages de qualité. Elles contribuèrent à la connaissance des Antilles.

4 Yva Léro, *Douchérie*, Imprimerie Charles-Lavauzelle, 1967, 97 p.

5 L'UTA, l'Union des travailleurs agricoles, fondée en 1970. L'UPG, l'Union des paysans de la